

COMPTE RENDU

Camille Bloomfield, *Raconter l'Oulipo (1960-2000). Histoire et sociologie d'un groupe*, Paris, Honoré Champion, 2017.

RELIEF – *Revue électronique de littérature française* 12 (2), 2018, p. 127-131.

DOI: doi.org/10.18352/relief.1013

ISSN: 1873-5045 – URL: www.revue-relief.org

This article is published under a CC-BY 4.0 license

Camille Bloomfield présente modestement son étude comme « l'esquisse d'une histoire » de l'Oulipo (Ouvroir de littérature potentielle). Issue d'une thèse soutenue en 2013 à l'Université Paris VIII, ce travail à la fois riche et nuancé sur le groupe d'auteurs littéraires et de mathématiciens fondé en novembre 1960 par Raymond Queneau et François Le Lionnais, se distingue par une approche théorique solide ainsi que par une impressionnante documentation.

Dans le premier chapitre, intitulé « Pour une sociologie comparée des groupes littéraires », l'auteure présente sa méthode pour l'étude de la constitution, puis de la vie du groupe. Elle s'appuie en particulier sur le travail de Pierre Bourdieu et sa théorie du champ et des groupes littéraires, telle qu'il l'a formulée dans *Les règles de l'Art* (1992), sans négliger le débat suscité par ces idées. Une mise au point très utile des notions de « groupe », « école », « mouvement » et « avant-garde » lui permet de déterminer l'Oulipo comme un groupe avec des caractéristiques d'avant-garde, possédant un mythe d'origine, un lieu de réunion (Saint-Germain-des-Prés), des rituels, des chefs de file, des modes d'expression possibles et une généalogie intellectuelle commune.

L'ouvrage est ensuite divisé en trois parties correspondant à trois périodes. Le chapitre 2 (1950-1960) revient sur la « préhistoire », les années qui précèdent la création du groupe en 1960, suite à un colloque Queneau à Cerisy. Les fondateurs, Le Lionnais et Queneau, étaient tous deux également membres du Collège de Pataphysique et entretenaient depuis les années quarante l'idée d'un atelier mêlant mathématiques et invention littéraire. Le mouvement surréaliste dont Queneau avait été exclu en 1930, servait de contre-modèle principal, le groupe des mathématiciens qui opéraient sous le pseudonyme collectif de Bourbaki fonctionnait comme modèle revendiqué et de *modus vivendi* (culte du secret et du non-autoritarisme). La rencontre entre

Bourbaki et l'Oulipo repose sur la possible formalisation des règles de composition d'un texte, hors de contraintes esthétiques, et même sémantiques.

Le chapitre 3 (1960-1970) porte sur l'élaboration des notions centrales – contrainte, potentialité, clinamen, plagiat par anticipation – et sur les principales créations oulipiennes élaborées et parfois publiées – dans le numéro 17 des *Dossiers du Collège de Pataphysique* (1961) et un numéro spécial (66-67) de la revue d'avant-garde belge *temps mêlés* (1964). Le premier objectif du groupe est de mettre à la disposition de l'écrivain (poète, romancier, dramaturge, etc.) de nouveaux moyens d'expression. La notion bourbakiste de structure a sans doute joué un rôle initial dans l'élaboration de ces moyens d'expression, mais les Oulipiens ont fini par lui substituer la notion de contrainte dans le souci de se distinguer du structuralisme dont l'avènement coïncide avec l'émergence de la pensée oulipienne (258, 259). L'auteure relève encore l'intérêt du premier Oulipo pour l'informatique, un intérêt qui plus tard, malgré les progrès fulgurants du monde électronique, s'affaiblira jusqu'à disparaître, mais non sans avoir donné lieu préalablement à la naissance d'un autre groupe, l'ALAMO (*Atelier de Littérature Assistée par la Mathématique et les Ordinateurs*).

La période suivante (1970-1992), évoquée au chapitre 4, est placée sous le signe de l'ouverture au public. Camille Bloomfield y distingue trois moments décisifs. L'année 1970 est marquée par une crise. Doutant de la viabilité du groupe, François Le Lionnais envoie un questionnaire à tous les Oulipiens concernant l'avenir : « Comment déboucher l'horizon ? ». Ses inquiétudes se révèlent non fondées. Queneau publie ses *Cent mille milliards de poèmes* en 1971. En 1972, Paul Fournel, futur président mais pas encore membre, publie le premier livre sur l'Oulipo, *Clefs pour la littérature potentielle*. Entre 1973 et 1979, le groupe vit la période la plus fructueuse de son histoire avec les publications d'une deuxième génération d'Oulipiens, parmi lesquels les coryphées Perec, Calvino et Roubaud. Dans les années 80, marquée par la mort prématurée de Perec, figure-clé du groupe, l'Oulipo considère d'abord sa propre dissolution, mais se redresse et participe de plus en plus à la vie publique, dans des stages d'écriture, conférences, lectures publiques. 1992 constitue un troisième moment décisif : pour la première fois sont cooptés de nouveaux membres qui n'ont connu ni Raymond Queneau ni François Le Lionnais (Hervé Le Tellier, Oskar Pastior et Pierre Rosenstiehl). L'auteure clôt son récit au seuil du nouveau millénium, qui va confronter les Oulipiens à de nouveaux défis. C'est probablement le schéma initial adopté pour sa thèse qui lui a dicté cette date-limite mais aussi la difficulté d'étudier des développements en cours sans un recul historique suffisant. Dans l'épilogue de ce vaste travail, Camille Bloomfield se permet néanmoins une excursion dans le vingt-et-unième siècle, l'ère d'une sorte de décentralisation de l'Oulipo. L'un des sujets qu'elle aborde est

le rôle particulier de la traduction des textes écrits sous contrainte, aussi de la réception de ces textes. On voit ici toutes les promesses que pourrait tenir une large critique de la réception de l'Oulipo.

Chacun des trois chapitres est pourvu de fiches bio-bibliographiques des membres de l'Oulipo, en fonction de la décennie de leur date d'entrée dans le groupe. Les fiches ne dressent pas seulement le portrait de ces Oulipiens, mais rendent également compte de leur implication dans le groupe, selon des critères précis (96-99). Il est intéressant de voir fonctionner dans le monde oulipien des auteurs connus essentiellement pour leur œuvre ou seulement pour leurs noms. Ce qui varie évidemment de lecteur à lecteur.

Dans les trois « Intermèdes » intercalés entre les chapitres, Bloomfield confronte l'histoire du groupe, telle qu'elle l'a reconstituée, au « roman » que les Oulipiens, très attentifs à délimiter leur territoire et à gérer leur capital symbolique, ont tissé eux-mêmes autour des origines du groupe et des objectifs poursuivis. L'Oulipo est, selon l'auteure, le seul groupe littéraire français du XX^e siècle qui ait constitué d'emblée et du vivant de ses membres un fonds véritablement collectif (partiellement consultable sur Gallica). C'est sans doute, écrit-elle, l'intérêt des Oulipiens pour la mémoire et son écriture ainsi que la structure solide du groupe qui peuvent expliquer la précocité d'un tel archivage (16). Responsable à la Bibliothèque nationale de ce fonds d'archives de 2006 à 2009, Bloomfield n'a pas seulement dépouillé minutieusement les comptes rendus des réunions mensuelles, les correspondances, les publications collectives, mais elle a eu recours à d'autres témoignages tels les journaux de Raymond Queneau, la revue *temps mêlés*, les *Cahiers* du Collège de Pataphysique, et les entretiens avec différents Oulipiens réalisés lors de l'écriture de sa thèse.

Cette plongée dans une immense documentation, en partie inédite, lui a permis de partager la parole et de juxtaposer à sa version de l'histoire de l'Oulipo celle des témoins, des auteurs, des lecteurs, des critiques, des textes, ce qui a abouti à une vision très diversifiée et kaléidoscopique du groupe. Elle a donc procédé en deux temps : un moment d'objectivation scientifique, suivi d'un retour à la vision subjective des Oulipiens. Cette construction bifocale explique pourquoi l'auteure a choisi le verbe « raconter » pour le titre de son ouvrage. L'étude minutieuse de ces documents lui a également permis de rendre la parole à ceux et à celles qui sont restés dans l'ombre ou se sont surtout distingués dans un domaine autre que la littérature. Révélatrice à cet égard est la fiche bio-bibliographique consacrée à l'avant-gardiste Michèle Métail, première femme admise en 1975 au cercle jusque-là exclusivement masculin de l'Oulipo qu'elle décide de quitter vers 2000, départ passé sous silence (401-415). Informatif est le portrait d'un auteur polygraphe comme

Jacques Jouet (425-435), dont le nom est indissolublement lié à l'Oulipo mais dont l'œuvre complexe est restée relativement inconnue. Très intéressant est encore l'itinéraire de Claude Berge, mathématicien et fondateur de la théorie des graphes, mais également sculpteur et écrivain, qui a aidé Perec à organiser la distribution des éléments du tableau général des listes de *La vie mode d'emploi* selon la structure des carrés gréco-latins d'ordre dix (153-157).

Cette confrontation de l'histoire « objective » du groupe aux écrits presque mythographiques conservés dans les archives, révèle que l'organisation du groupe est plus réglementée que les auteurs de ces récits ne le font croire. Sous le ludisme et l'égalitarisme se trouve une structure stricte. L'admission se fait seulement par cooptation, la distinction entre membres actifs (nombre restreint) et correspondants étrangers (nombre illimité) assure la cohésion : dans la première décennie de son existence le groupe ne comportait que dix à douze membres actifs. L'assiduité aux réunions mensuelles est une obligation morale, les contributions des membres individuels à l'effort créateur collectif sont enregistrées dans les comptes rendus de ces réunions et, si nécessaire, les participants défaillants sont rappelés à l'ordre. Mais, à la lecture des comptes rendus mensuels, l'auteure a constaté que l'histoire du groupe semble avoir été dénuée de conflits ou de dissensions internes.

Soixante années d'existence et aucune crise ? C'est à très juste titre que Bloomfield se pose cette question. Même sans Bourdieu on comprend que cela n'est guère crédible. S'interrogeant sur les zones d'ombre autour des moments de crise, l'auteure met à jour les dissensions au sein du groupe. Ainsi, la question de savoir s'il fallait dissimuler ou dévoiler les contraintes d'un texte publié, a fait dès le début l'objet de nombreuses discussions. D'autres sujets de discorde étaient les rapports tendus avec le Collège de Pataphysique (entré en période d'« occultation » de 1975 à 1980), la cooptation des « jeunes » entraînant une reconfiguration des positions, la participation aux ateliers d'écriture dont le succès dans l'enseignement risquait de mettre au second plan l'invention de structures et de contraintes nouvelles, le risque d'institutionnalisation, la fréquentation d'autres groupes, tels *Change* et *Action poétique*, qui était très mal reçue (466-480).

Parmi les choses qui ont frappé l'auteure dans ses recherches se trouve également l'absence du politique, dans les rapports à la vie civile aussi bien qu'au sein du groupe. Jamais le groupe ne semble s'être doté d'une position politique collective, et la question n'a même guère été abordée en réunion, cas exceptionnel dans l'histoire des avant-gardes. Intriguée par ce silence, elle pose une question également soulevée par Christelle Reggiani dans *Poétiques oulipiennes* (2014). La focalisation sur le travail formel des textes et de la langue a-t-elle été conçue comme une façon de sortir de l'histoire et de ses oppositions

violentes ? (499) Certains membres de l'Oulipo ont été engagés politiquement pendant ou après la Seconde Guerre mondiale, notamment au Parti Communiste et dans la Résistance. François Le Lionnais a été déporté à Dora, Noël Arnaud, Paul Braffort, et même Raymond Queneau ont pris parti par leurs écrits. Italo Calvino s'est battu contre les fascistes dans le Piémont. D'autres, tels Jacques Roubaud et Georges Perec ont vécu une enfance sous la menace allemande. Mais en 1960, en pleine guerre d'Algérie, le discrédit du communisme et de la gauche en général ne semble avoir laissé guère qu'un dégoût généralisé de la politique et du politique. Christelle Reggiani suggère que l'anti-lyrisme fondamental des Oulipiens, dans des textes dont le sujet semble absent, ainsi que leurs manipulations de la langue, sont « une méditation littéraire et radicalement anti-adorne sur les tragédies de la Seconde Guerre mondiale » (*Poétiques oulipiennes*, 2014, 96). Si décrire le texte socio-historique de tel ou tel groupe littéraire permet de saisir les grands enjeux intellectuels de l'époque, l'ouvrage de Bloomfield nous laisse sur notre faim.

Mais c'est l'une des rares remarques critiques que l'on pourrait lui adresser. Son étude pourvoit à une lacune : à l'heure actuelle il n'existe pas de sommes conséquentes sur l'histoire et la sociologie de l'Oulipo alors que les œuvres désormais canoniques de Georges Perec, de Raymond Queneau voire de Jacques Roubaud font l'objet d'exégèses nombreuses portant sur les mécanismes en jeu dans la littérature à contrainte et du type de lecture que ces mécanismes induisent. Et, remarque Bloomfield, avec modestie encore, c'est précisément parce que des travaux majeurs de lecture des textes ont été réalisés qu'on peut aujourd'hui esquisser une démarche de recontextualisation socio-historique qui ne laisse pas de textes de côté. C'est seulement depuis quelques années que certains se consacrent d'emblée à l'Ouvroir en tant que groupe (Dominique Moncond'huy, Carole Bisenius-Penin). L'un des nombreux mérites du travail de l'auteure est d'avoir su éviter l'écueil que constituait sa proximité avec les Oulipiens. Malgré son immersion dans leur monde textuel et réel, elle a su garder ses distances par rapport à leur discours parfois mythographique. Incroyablement riche en détails et pourvu d'un épilogue sur les aventures oulipiennes dans un monde globalisé, *Raconter l'Oulipo* constitue un ouvrage important, incontournable pour tous ceux qui ont l'intention de centrer leurs recherches soit sur l'un des auteurs oulipiens soit sur ce collectif vivant et animé qui célébrera en 2020 ses soixante années d'existence.

Manet van Montfrans